

Au temps jadis existait en un lieu du Finistère, une barre montagnaise dont le plus haut sommet culminait à cinq mille mètres, foi de géologues. L'érosion est passée par là et les Monts d'Arrée ne sont plus qu'une colline dont le sommet aujourd'hui culmine à trois cent quatre-vingts mètres d'altitude. Mais dans ce domaine d'une centaine de kilomètres, des tourbières et des marécages ont vu le jour. La végétation aride laissait peu d'espoirs pour un développement économique harmonieux. Au fil des siècles une quarantaine de bourgs ont pourtant émergé dans un paysage à la fois désertique, magnifique et mystérieux. Un terrain devenu propice à l'imaginaire, aboutissant à une multitude de légendes qui mettent en scène l'Ankou, spectre de la mort et les petits Korrigans, personnages dynamiques qui vivent la nuit et se dispersent au petit matin. Très vite les conteurs à la veillée du soir, racontèrent avec humour de délicieuses histoires qui donnaient à la population défavorisée des instants de rêves éphémères, dans une ambiance chaleureuse qui magnifiait un nouvel Art de vivre.

Dans cette montagne en dehors du temps et de la modernité, la vie était souvent austère au début du vingtième siècle. Pourtant une légende raconte qu'un beau jour d'automne un jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, faillit devenir très riche. Il se trouvait à cet instant près de l'église du village de Botmeur, une grande forteresse plantée au sommet du coteau, au bord de la route principale, lorsqu'une voix s'adressa à lui : Jeune homme peux-tu être ici demain à sept heures au lever du soleil ? Je te donnerai le départ pour une longue aventure à travers les tourbières. Tous les villages que tu traverseras seront à toi. Il te suffira de marquer ton passage dans chaque mairie. Mais il y a une condition : il faut que tu sois de retour à Botmeur et que tu touches de ta main cette église, avant que le dernier rayon de soleil ne disparaisse derrière l'horizon. Sinon tout ce que tu auras acquis sera définitivement perdu. Le jeune homme acquiesça et le lendemain à l'heure dite il était au rendez-vous. Il partit en courant jusqu'au premier village rencontré qui s'appelait La Feuillée, le plus haut lieu habité de Bretagne. Ce village est à moi, se dit-il. Une bastide d'où je verrai au bout de

l'horizon mon futur royaume. Dans sa tête s'entrechoquaient comme des étincelles ardentes, de nouveaux mots : la richesse, le pouvoir, la possession, la revanche de tant d'années de souffrance et la volonté d'offrir à ses parents, au bout d'une vie de misère, un confort à la hauteur de leurs espérances. Mais la route est encore longue. Accélération encore l'allure sur les sentiers tortueux et parfois marécageux de la montagne, il s'empara vite de deux autres villages alors que dix heures sonnaient au carillon d'un proche clocher. C'était le gros bourg de Saint Rivoal, un des centres des affaires de la région. Le soleil était déjà à son zénith, la chaleur desséchait sa gorge, mais peu importe : le but avant tout était d'engranger un maximum de villages, à l'image du chasseur qui refuse d'abdiquer tant que sa gibecière ne déborde pas. Son estomac aussi réclamait un peu de pitance, et il aurait pu dans l'auberge populaire de ce bourg consommer un casse-croûte au pâté de campagne, denrée abordable pour les petites bourses. Non ! Point de temps à perdre. Demain il sera toujours assez tôt pour manger et se reposer. En une demi-journée il était propriétaire de six villages mais il en restait tant d'autres à conquérir et toutes ses pensées convergeaient vers un même but : remplir à fond sa mission. Déjà une nouvelle pensée trottait dans son esprit : il deviendrait bientôt invulnérable, pourrait bâtir une armée et défier au besoin le roi de Prusse qui avait tant endommagé son pays. Alors, motivé par une jeunesse insouciant, guidé par cette voix intérieure qui flattait sa vanité juvénile, il allait de l'avant sans mesurer la fatigue de son corps d'une endurance encore précaire. Dans l'après-midi les premiers signes d'épuisement apparurent : des sueurs excessives dues à ce soleil brûlant pensa t-il. Mais bientôt des crampes trahirent ses mollets, lui collant les pieds au sol, l'obligeant à réduire son allure, à s'arrêter même pour se frotter les jambes avec des orties trouvées là, au bord du sentier. Cela fit un peu d'effet mais n'éradiqua pas la fatigue. Soudain il se mit à douter, puis il s'angoissa. Dans sa tête tout s'embrouilla. Il ne discernait plus le lieu où il se trouvait. À l'image du promeneur qui s'égaré en forêt après avoir tourné trois fois autour du même arbre, prenant alors une

direction aléatoire, l'intrépide jeune homme était égaré dans cet espace devenu trop grand pour sa lucidité perdue. Certes, le soleil était toujours très haut dans le ciel et de ce côté-là tous les espoirs restaient encore permis. Il était à peine plus de quinze heures, mais que faire quand le corps est bloqué et que l'on doute de la direction de Botmeur ? Combien de kilomètres restait-il ? Personne à l'horizon du sentier pour une information salutaire. Fallait-il s'asseoir et attendre un hypothétique promeneur ? Il repartit en boitillant, le moral atteint. Puis soudain, quand on ne s'y attend plus, le miracle surgit. Là, au loin, une silhouette apparut. Le jeune homme, puisant dans ses dernières énergies accéléra le pas afin que cette silhouette ne se perde à jamais au détour du sentier. Cet homme habillé comme un chiffonnier de vêtements presque en lambeaux, n'était autre qu'un mendiant vivant, ici et là, de quelques expédients trouvés dans la nature. C'était sa vie depuis toujours et il connaissait tous les recoins de ce vaste territoire. Arpentant les tourbières il se déplaçait de village en village troquant de menus objets ou de vieux chiffons contre une bolée de soupe chaude. Il amusait aussi ses hôtes occasionnels par des histoires racontées avec la saveur qu'il savait imprégner dans ses récits. On l'appelait aussi le passeur de mémoire ; celui qui connaissait tous les petits potins qui alimenteraient la curiosité d'une population avide de sensations nouvelles pour briser la monotonie quotidienne et la solitude qui s'y installe. Tout cela le jeune homme n'en avait que faire. « Monsieur, s'il vous plait, où se trouve le village de Botmeur ? ». « Ô ! Mon brave garçon tu vas dans la mauvaise direction. C'est encore très loin, au moins cinq kilomètres » ! En temps normal cela n'effraierait pas ce jeune homme dynamique, mais presque à bout de forces et déshydraté, cela devenait un Himalaya.

« Voilà, j'ai une potion pour toi lui dit le mendiant: bois un peu de cette mixture, ça va te donner un bon coup de fouet et te remettre en pleine forme ». C'était une gniolle peu appétissante, une liqueur des montagnes dans laquelle la vipère avait déversé son venin,

ingrédient censé être régénérateur de forces. Le jeune homme fit un recul désapprobateur mais il finit par céder à l'offre car l'envie de conserver ses biens durement acquis l'emportait sur son refus de boire ce liquide nauséabond. C'est vrai, dans l'instant il retrouva une énergie conquérante et son moral se régénéra aussitôt. Maintenant il ne scrutait plus les clochers dans l'espoir de dénicher un nouveau village. Il regardait surtout le ciel et ce soleil qui commençait à décliner. Hélas ! L'effet de l'alcool passé, la fatigue s'empara de son corps et s'abattit dans ses souliers. Il n'avancait plus, titubait de plus en plus, perclus de crampes ingérables. Là-haut, le soleil déclinait déjà, formant une demi-lune qui glissait lentement derrière l'horizon. Dans moins d'une demi-heure l'Angelus sonnerait annonçant dix-neuf heures. Le clocher était en vue. Mais à quelle distance ? Il venait juste de passer le panneau annonçant le village : Boneur, en langue bretonne. Eut-il l'humour de penser au passage à ce « Boneur » qui l'étreindrait s'il atteignait son objectif ? Non, sans doute. À quelle distance était-il ? Un kilomètre ou peut-être cinq cents mètres ? Mais toutes les distances semblaient longues pour le jeune téméraire dès lors que cent mètres peuvent en paraître mille quand la fatigue perturbe le jugement. Á l'horizon une trainée de lumière dessinait encore une trace qui bientôt céderait sa place au crépuscule. Il voudrait tant que la voix mystérieuse se manifeste pour l'encourager ! Mais le seul bruit perceptible au-dessus des tourbières était le triste croassement d'un corbeau s'éloignant à tire-d'aile vers un horizon inconnu. De cet univers qu'il s'imaginait déjà comme son empire il en découvrait l'immensité de l'abîme où il s'enlisait. Dans un ultime espoir il apostropha cette voix comme une dernière prière, une supplication au bout d'un chapelet de souffrances. « Monsieur la 'Voix' redonnez-moi de la vigueur dans les jambes, insufflez-moi assez d'énergie pour atteindre cette église ». Pas le moindre écho à ses doléances ! La rage qu'attisa cette déception écorcha son amour propre et décupla ses dernières forces pour refuser l'offrande

d'une pitié qu'on ne lui accorda pas mais qu'il rejetait désormais. Il voulait y croire encore mais il fallait grimper ce coteau qui se présentait. Il semblait insurmontable et le jeune homme se mit à pester contre l'intrus qui avait bâti cette église sur cette butte féodale. Enfin, dans un dernier effort, il toucha de sa main cette église juste avant que la lumière ne disparaisse derrière l'horizon. Il avait gagné ! Puis il s'effondra de fatigue, les bras en croix, et entendit la voix lui rappeler cette sage vertu : « Tout homme ne mérite de posséder que la terre qu'il peut recouvrir de son corps » ...et il mourut ! Les légendes ont parfois du sens.

L'histoire aurait pu s'achever là. Le corps du jeune homme fut trouvé au petit matin par un habitant. Vite l'alerte fut donnée et l'effervescence générée par cette nouvelle inattendue dans un village le plus souvent somnolent, allait sortir les gens de leur mutisme coutumier. Les commentaires allèrent bon train, suivis bientôt de ragots : « J'ai entendu dire que ce garçon n'était pas aussi gentil qu'il ne le paraissaiton dit qu'il avait une copine qui ressemblait à une bohémienne...il paraissait qu'il avait quitté l'école en fuguant ». Personne n'en savait rien mais l'imagination inventait tout.

Dans le village tout le monde connaissait le jeune homme et il eut un bel enterrement de fleurs et de larmes versées. Mourir ainsi pour un si jeune garçon, cela ne paraissait pas normal. Outre le fait qu'il était bien connu de tous, on ne lui prêtait pas non plus d'aventures particulières. Certes il fugait de temps en temps mais à son âge, 17 ans à peine, c'était normal d'avoir une amie et d'aller à sa rencontre, peut-être sur cette funeste butte féodale ? Mais bientôt les langues se délièrent et aux gendarmes venus enquêter quelques riverains se souvinrent avoir entendu cette nuit-là des cris de joie autour de l'église, au point même de n'oser sortir de leurs maisons par crainte d'un éventuel traquenard.

Les mois passèrent sans évolution de l'enquête en cours qui allait se clore sous peu par un non-lieu. Mais, un soir dans un foyer du village, un mendiant de passage qui contait des

histoires après avoir bien mangé et bien bu, annonça par une boutade qu'il connaissait la vérité. L'alcool, on le sait, engage un homme par vantardise à prononcer des contre-vérités ou à exprimer ses propres fantasmes édulcorés de dérisions et de fantaisies. Que fallait-il croire de ces élucubrations ? Dans le village, chacun pensait qu'il s'agissait d'un coup monté par l'Ankou, ce spectre de la mort qui sort de l'enfer des tourbières pour capturer ses proies. Mais cette hypothèse était sans objet, l'Ankou emportant toujours ses victimes et c'est pour cette raison que dans toutes les mémoires il revêt l'apparence du spectre de la mort. Voilà que ce mendiant avait une autre thèse : il s'agirait selon lui d'un crime déguisé des Korrigans et ce soir-là ils fêtaient cette mort. Cela ne paraissait pas crédible car si les Korrigans sont très nombreux ils sont aussi tout petits et donc inoffensifs.

L'enquête n'évoluait plus, mais le mendiant interrogé plus tard par les gendarmes confessa une information capitale : il connaissait l'autre mendiant que le garçon avait rencontré. C'était un compère des Korrigans et le jeune homme, lui, était un ennemi car toutes les nuits de pleine lune il venait les perturber et même les frapper. Ainsi les Korrigans avec leur ami mendiant auraient échafaudé un plan pour piéger cet indélicat jeune homme. La voix mystérieuse serait celle du mendiant caché dans un recoin de l'église, imitant une voix qui semblait sortir de la profondeur des ténèbres pour inciter le garçon à partir vers cette aventure éprouvante. Ensuite, il se plaça sur le chemin de retour du jeune homme et lui proposa sa boisson énergétique qui ne contenait pas du venin de vipère mais une substance paralysante à terme pour ses membres. Cela explique pourquoi il eut tant de peine à finir son parcours. Le mendiant, par un chemin détourné, le précéda pour lui rappeler sa vertueuse pensée. Les Korrigans fêtèrent l'évènement toute la nuit. L'histoire dit que le mendiant avoua tout, il fut arrêté et écroué. Il termina sa vie en prison, bien logé et bien nourri. La préméditation fut retenue de même que l'intention meurtrière du fait que le breuvage contenait un poison et non le venin de vipère annoncé. On dit aussi que durant sa

longue captivité le mendiant régala tous ses codétenus, y compris le directeur de la prison, par de nombreuses histoires qu'il alla puiser au cœur des Monts d'Arrée, là où l'on disparaît dans les tourbières jusque dans le ventre de la terre. Quand il mourut, on raconta encore que tous les détenus, sous surveillance, eurent le droit d'assister à ses obsèques, quelque part sous un lopin de terre au cœur des Monts d'Arrée. Sur la pierre tombale de sa sépulture un seul mot : Korrigan. Quant aux vrais Korrigans ils ne furent jamais inquiétés. Comment auraient-ils pu l'être ? Ce sont de vifs lilliputiens insaisissables !
